

Les premiers trophées conquis sur les Boches.

Il fallut trouver un imprimeur et ce fut une difficulté, en ce moment de terreur générale, mais quelques employés dévoués, revenus de l'hôtel de ville, nous aidèrent.

Puis, encadrant M. Buisset et M. Devreux de soldats, il me dit d'attendre, non sans avoir fait apporter pour les soldats des vivres qu'ils dévorèrent à belles dents.

Il ordonna à M. Buisset de se rendre à la Banque Nationale, à M. Devreux de se rendre au bureau des Postes sous escorte, pour y pratiquer lui-même des saisies, qui ne donnèrent d'ailleurs que peu ou point de résultat.

Puis, revenu auprès de moi, il me déclara :

« Vous êtes libre pour faire le nécessaire au point de vue de l'indemnité. A quelle heure serez-vous de retour ? »

Je lui répondis :

« Je serai ici à 2 heures pour vous fixer dès que j'aurai vu mes amis. »

Je rentrai directement chez moi pendant que MM. Devreux, Buisset et Falony s'occupaient des réquisitions en nature dont la valeur dépassait 200.000 francs et qui comportaient notamment : 120 tonnes d'avoine et 20 tonnes de viande fumée !

En repassant par la place, je me retournai et je vis avec une joie indicible que j'étais suivi par la troupe des otages, pauvres gens ahuris et tremblants qui défilèrent devant ma porte, et dont plusieurs me crièrent :

« Bonjour et merci, M. Dulait. »

Il était environ dix heures du matin.

Arrivé chez moi, je réunis mes amis et les directeurs des banques une première fois avant midi, et une réunion avec tous les intéressés eut lieu à 3 heures de l'après-midi.

Une discrétion très compréhensible me fait un devoir de passer sous silence les négociations qui eurent

lieu. Qu'il me soit permis cependant de souligner que je rencontrai de la part de nos amis et des banquiers précités, en cette circonstance, une cordialité et un désintéressement dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Un seul de nos amis, M. Paul Dewandre, m'apporta en une fois l'énorme somme de 460.000 francs en titres de rente belge, et les banquiers réalisèrent à eux seuls, sans garantie, un million en espèces !

A 2 heures, je pouvais dire à von Hanneken que l'indemnité serait prête à 5 heures. Lors de la réunion qui eut lieu chez moi l'après-midi, je signalai que l'on avait la plus grande peine à réunir les réquisitions écrasantes en nature, et l'on décida, en présence des fonds dont nous disposions, de porter de 500.000 francs à 1 million 460.000 francs, l'indemnité à verser en titres de rentes et en espèces et de ne payer en « wechsels » pour la première mensualité de 2 millions, que 540.000 francs. Mais d'autre part, les traites devaient être espacées de 20 jours au lieu de 10. On espérait faire modérer les réquisitions et on escomptait d'ailleurs un retour prochain des Alliés à Charleroi !

A 5 heures du soir, dans une valise neuve, qui nous fut enlevée comme le reste, le trésor de guerre, soit 1.460.000 francs et les 8 millions 540.000 francs de « wechsels », c'est-à-dire de traites tirées par la Ville de Charleroi sur la Banque Nationale de Belgique et avalisées par les Banques, fut porté sous ma surveillance à l'hôtel de ville.

Aussitôt, avec l'assistance d'un jeune officier, qui parlait mieux le français, j'exposai que nous avions réuni la somme de 1.460.000 francs, dont un million en espèces et le restant en titres de rente belge, que la convention ne nous obligeait à payer que 500.000 francs sur-le-champ, mais qu'en échange de cette générosité de nos amis, nous demandions que les traites fussent à échéance de 20 jours au lieu de 10, et qu'avant tout, la sécurité du commerce et de l'industrie de la région fût garantie.



Main blessée par une balle dum-dum allemande.

Le lieutenant von Hanneken admit le terme plus éloigné en se référant à l'avis du général von Bartfeld et se mit en devoir de dicter, en annexe au traité de Couillet, la convention que nous demandions.

A ce moment, sur l'intervention d'un officier entré dans la salle, le lieutenant-adjutant von Hanneken nous dit que mille soldats français devaient se trouver placés dans un puits de la Société des Charbonnages réunis, qu'il importait à l'armée allemande de les rechercher de suite.

Une angoisse nous étreignit un instant, mais bientôt je fus à même d'indiquer, d'après les indications venues de source sûre, que les prétendus Français n'étaient autres que de pauvres mineurs, qui avaient cherché sous terre une protection contre les dangers de la surface !

Mon fils et M. Legrand partirent en automobile et furent chargés de faire remonter sur l'heure tout le personnel.

Pendant les négociations entamées, en vue d'obtenir l'indemnité exigée par le général von Bartfeld, MM. Devreux, Buisset et Falony s'étaient efforcés de faire face aux réquisitions en nature. Ils n'y étaient parvenus qu'en partie, et c'était merveille d'avoir pu réunir, à ce moment de terreur, les quantités de marchandises que les chariots devaient transporter à la place de Montignies-sur-Sambre. Le surplus des prestations fut exigé pour le lendemain, tant les Allemands mettaient de fénacité à exécuter le programme tracé.

Le lieutenant von Hanneken, une fois la convention signée, requit une auto pour le reconduire et notre ami Durant offrit sa machine. J'insistai pour que le retour de M. Louis Smeysters se fit immédiatement et il fut décidé que l'auto qui reconduirait M. von Hanneken et son butin, ramènerait notre ami dévoué. »

Le restant de l'indemnité ne fut pas liquidé, l'imposition mise à charge de la ville de Charleroi ayant été comprise dans la contribution de guerre, imposée au pays.

Voilà ce que nous apprend le remarquable rapport du principal négociateur de ce qu'on pourrait appeler la reddition de Charleroi.

Les autorités avaient fait preuve d'un grand dévouement afin de préserver la ville des représailles ennemies.

Les Allemands étaient donc maîtres sur ce point, comme, du reste, sur toute la ligne de la Sambre. Ils poursuivirent impétueusement leurs adversaires qui se repliaient.

En rapportant les atrocités de Tamines et d'autres communes, nous avons pu nous rendre compte qu'il y eut çà et là des engagements meurtriers, mais que, de la part des Français, cette action avait uniquement pour but de couvrir la retraite du gros de l'armée.

Ainsi que nous l'avons déjà signalé, de grands dangers menaçaient la France. L'ennemi s'avancait à la fois par le nord et par l'est.

On opposa une résistance acharnée au 12^e régiment qui arrivait du nord, et, du côté de l'est, la bataille ne fut pas moins sanglante. Il y eut ensuite une série d'engagements locaux. Ce n'étaient là, en comparaison des formidables batailles antérieures, que de simples escarmouches, mais elles eurent néanmoins des conséquences indéniables.

Il nous faut en décrire encore quelques-unes pour faire ressortir davantage leur portée dramatique.

Ainsi une lutte violente s'engagea à Haybes, petit village français situé sur la rive gauche de la Meuse, entre Vireux et Fumay, et qui constituait un point de résistance important. C'était une des nombreuses localités où une poignée de fantassins français retinrent de gros détachements de troupes allemandes, en vue de couvrir la retraite. Il faut admirer sans réserve l'héroïsme déployé par un groupe si réduit — 250 hommes du 148^e régiment — prêt à se sacrifier au besoin pour empêcher l'encercllement des armées d'Entre-Sambre-et-Meuse.

La situation était d'ailleurs critique sur ce point, car l'armée de von Hausen voulait y traverser la Meuse afin d'attaquer de flanc les Français qui se trouvaient près de Couvin.

Le lundi 24 août, à l'aube, des uhlands apparurent dans le gracieux village d'Haybes. Ils venaient sans doute opérer une reconnaissance, car ils se retirèrent presque aussitôt. Vers sept heures du matin des masses compactes descendirent la route de Wilherzie et débouchèrent dans la vallée. A quelques mètres de là, la Meuse coulait calme comme une nappe d'huile sous le soleil brillant. Les Teutons qui s'étaient avancés regardaient sans rien découvrir d'anormal sur l'autre rive ; mais 250 tirailleurs français du 148^e de ligne s'y tenaient cependant cachés depuis la veille dans les hautes collines boisées.

Tandis que le régiment prussien descendait vers le village, pas un coup de feu ne fut tiré par les Français. Ils attendaient patiemment une occasion propice.

Les premières compagnies allemandes finissent par entrer dans Haybes et arrivent en face de l'hôtel municipal. Soudain, des coups de feu partent. Des cavaliers roulent à terre...

Qui a tiré ?

Quelques douaniers et gardes-forestiers passent la Meuse à la hâte. C'étaient donc eux les francs-tireurs ?

Non, car en France les gardes-forestiers aussi bien que les douaniers — qui tous portent l'uniforme — font partie de l'armée. Mais il est probable que les Allemands ont saisi ce prétexte pour se comporter de la façon que nous allons indiquer.

Quelques habitants furent envoyés à la recherche du maire. Ils revinrent peu après, annonçant que les autorités civiles arriveraient immédiatement.

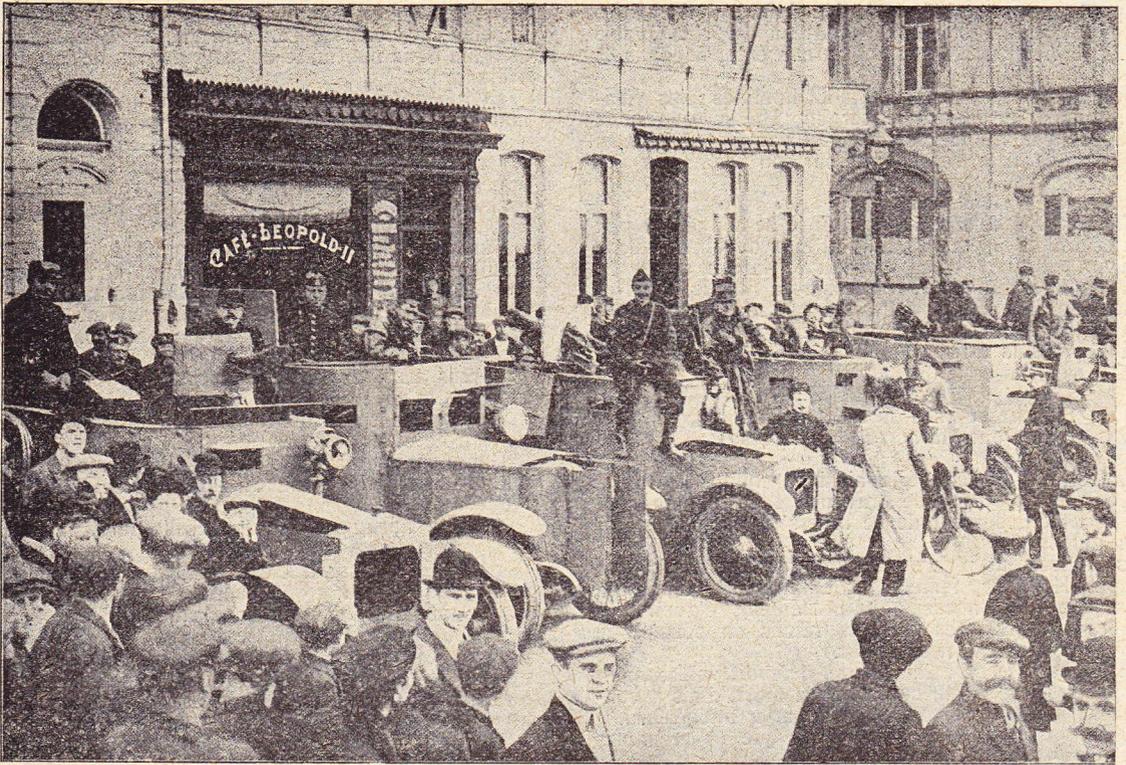
« Nous n'avons plus que faire de leurs propositions, s'écria un officier supérieur. Tout le village n'est qu'un nid de francs-tireurs, qui doit être bombardé ! »

Les Allemands se répandirent alors dans le village. Les Français avaient attendu ce moment pour agir. Les mitrailleuses entrèrent en action et une grêle de balles fit de larges trouées dans les rangs allemands. Il y eut de nombreux officiers tués.

L'ennemi poussant des cris et des vociférations, saisit les civils qu'il rencontra et se forma un bouclier de leurs corps. Son artillerie se fit entendre. Les Allemands se hasardèrent alors dans un endroit où il n'y avait que quelques maisons, offrant encore une meilleure cible à leurs adversaires.

Les Français devaient être des tireurs d'élite, car les civils demeuraient indemnes, tandis que les soldats tombaient par grappes entières.

Les Allemands se réfugièrent dans l'usine Baillet, sur laquelle les canons allemands avaient cessé de tirer. Les Français, qui avaient placé une batterie à Michetraque, sur la route de Rocroy, firent aussitôt pleuvoir une grêle d'obus sur l'usine, tuant une ving-



Autos blindés belges.

taine de soldats. Un feu plus meurtrier encore partit de l'autre rive de la Meuse. Un colonel allemand s'abattit dans le parc du château Cattoir.

Les Prussiens tentèrent alors de franchir le fleuve, mais il n'y avait pas de pont. Des détachements de pontonniers s'élançèrent vers la rive. Ils sont décimés et les survivants se sauvent, éperdus, par les ruelles.

Des officiers braquent leurs jumelles sur ces hauteurs mystérieuses, mais ils ne distinguent rien d'anormal, quoique la mort les fauche sans répit. L'ennemi riposte, mais il tire au hasard, sans but précis.

Les Allemands commencent alors leur œuvre incendiaire. La ferme du château Cattoir et les premières maisons d'Haybes deviennent la proie des flammes.

Le général quitte le château et se retire dans une auberge, espérant y être en sûreté. On enlève le cadavre du colonel.

« Des francs-tireurs ! » hurlaient furieusement les soldats, ne sachant à quel saint se vouer.

L'état-major était dans une rage folle. L'armée se trouvait arrêtée par une poignée d'hommes, alors qu'il fallait coûte que coûte gagner Couvin, encercler et si possible anéantir les Français.

On peut juger du sort qui fut réservé au malheureux village.

M. Jules Saulin entendit heurter violemment la porte de sa maison. Il alla ouvrir, offrit du pain et du vin aux soudards, mais on l'abattit sans pitié.

Mme Dromar fut poussée avec ses enfants devant une bande de soldats. Les balles pleuvaient. Heureusement elle parvint à sauter dans un fossé et à se sauver par une ruelle.

M. Hamaide et ses deux fils s'enfuyaient par leur jardin. Le père s'affaissa tout-à-coup. Une balle l'avait tué net. Un peu plus loin, l'un des fils tomba à son tour, mais il n'était que blessé. Son frère le transporta dans un réduit où tous deux restèrent cachés pendant trois jours.

La rue Neuve et la place de la Charité sont dévorées par les flammes. Les habitants se sont sauvés dans les bois et se tiennent cachés dans les ardoisières.

On entend les cris d'effroi et les gémissements des

enfants et des femmes, mais les vociférations des incendiaires dominent le tumulte.

Les mitrailleuses se sont tuées maintenant, car le crépuscule est tombé. Mais une vingtaine de chasseurs français viennent de franchir la Meuse en « margotin. » Le curé du village, le Rév. M. Hubert, court à eux et les avertit du danger. Ces braves, commandés par le sergent Brelin, lui répondent qu'ils sont venus avec l'idée bien arrêtée de se sacrifier et de « découper » le plus grand nombre possible d'Allemands.

Ils doivent sauver les armées qui se trouvent, là-bas, dans l'Entre-Sambre-et-Meuse.

Ils gagnent alors les ruelles, se dissimulent au coin des rues et tirent sans arrêt sur les compagnies prussiennes. Après avoir épuisé leurs munitions et perdu quatre hommes, les seize chasseurs restants battent en retraite.

Les uns traversent la Meuse à la nage ; les autres s'enfuient vers le sud et se servent du barrage pour gagner l'autre rive.

Le mardi 25, dès quatre heures du matin, les Français ouvrent à nouveau leur feu de mitrailleuses.

Ils connaissent la situation. L'armée en retraite se trouvait maintenant au point dangereux où les Allemands pourraient lui infliger encore des pertes considérables s'ils parvenaient à sortir d'Haybes et à franchir la Meuse. Il s'agissait donc de les arrêter encore pendant quelques heures jusqu'à ce que le danger fût détourné.

Les Français firent à nouveau des prodiges de bravoure. Ils visaient surtout les officiers. Malheur à ceux qui osaient se montrer !

Vers deux heures de l'après-midi, le feu des mitrailleuses diminua. La compagnie du 148^e régiment avait accompli sa tâche. L'armée française était sauvée et les vaillants défenseurs se retirèrent. Il ne resta plus au haut de la montagne qu'une cinquantaine de soldats qui y gardèrent leurs positions jusqu'à la tombée de la nuit.

Les 250 héros avaient abattu plus de 1500 Prussiens.

Dans la nuit du 25 au 26 août, deux bûchers rougeoient le ciel de leurs flammes crépides. Les Allemands incinéraient les cadavres de leurs compa-

triotés. L'un de ces brasiers avait été installé à la Briqueterie et l'autre dans l'usine Bailloit.

Il y avait 382 blessés au château Cattoir. Quatre d'entr' eux succombèrent et furent enterrés dans le parc.

Les Français avaient perdu 22 hommes ; les villageois les enterrèrent. Le sergent Brelin, que nous avons déjà mentionné, se trouvait parmi les victimes. On retrouva la lettre suivante sur son cadavre :

« Mon cher Georges,

Tu recevras ce mot au cas où je serai tué, ou peu s'en faut. Sois sûr que j'aurai fait mon devoir de soldat français, et que j'aurai conduit le fanion de la 7e compagnie à l'honneur. Veille sur ta filleule, ma Nette ; aide ma femme à traverser ce mauvais pas qui sera pour elle bien douloureux. Ma dernière pensée sera pour vous trois.

BRELIN,

du 18e chasseurs. Route de St-Germain, n. 35, à Pont-Marly (Seine et Oise). »

La retraite fut couverte ainsi en maints endroits, grâce à des prodiges de bravoure. Les Allemands se vengèrent cruellement de ce revers sur la population sans défense.

Ils entassèrent plus de 400 prisonniers au château Cattoir. Hommes, femmes et enfants y avaient été jetés pêle-mêle, accusés, naturellement, d'avoir tiré sur les troupes. Des officiers réunis en conseil de guerre délibéraient rapidement.

M. Hubert, le curé du village, défendit vaillamment ses paroissiens. On le condamna à mort, mais il continua sa plaidoirie et demanda à parler au général.

On le gracia enfin, mais on lui dit que les coupables seraient passés par les armes.

Le prêtre essaya à nouveau de démontrer que la population était innocente et que les Allemands avaient été uniquement combattus par les soldats. Mais ce fut en vain.

La première victime fut Benjamin Ferauge. Son enfant s'accrochait à son cou, mais des soudards le saisirent et le traînèrent dans une salle du château.

Un capitaine appela le curé et lui dit qu'une personne réclamait son ministère.

Le militaire conduisit le prêtre dans la salle où Ferauge lutait avec les soldats.

Il avait été réformé à cause d'une blessure à la jambe, mais il était encore de taille à tenir un adversaire en respect. Il repoussait et culbutait les soldats. Ses traits exprimaient le désespoir et l'angoisse.

Ferauge vit le curé.

« N'est-il pas vrai, monsieur le curé, que je suis un soldat réformé ? cria le malheureux. Je n'ai pas d'armes ; je n'ai pas tiré ! Dites leur que je suis innocent ! »

« En effet, messieurs, Benjamin Ferauge est un soldat réformé, dit M. Hubert. C'est un homme calme et honnête. J'ai la conviction qu'il n'a pu commettre le crime que vous lui imputez. »

Les juges regardèrent le prêtre d'un œil narquois.

« Tu peux crier et hurler tant qu'il te plaira, c'est en vain ! Ton sort est décidé ! » cria un officier.

Ferauge était exténué par la lutte, ses forces l'abandonnaient.

Des soldats l'empoignèrent. Quelques officiers l'avaient condamné. Le malheureux implora encore leur pitié, clama son innocence, mais on le traîna à la rue où d'un coup de feu on lui brûla la cervelle.

Deux autres villageois subirent le même sort.

Ce ne furent, hélas ! pas les seules victimes d'Hay-bes.

Mme Vandevienne-Collet s'était réfugiée avec son vieux père et ses deux enfants dans la cave de sa maison, dont le rez-de-chaussée et les étages brûlaient maintenant. Une fumée âcre emplissait le réduit obscur. La respiration y devenait difficile. La femme saisit soudain la main de son père ; elle était froide et raidie. Le vieillard était mort, asphyxié.

« Maman, Suzanne ne bouge plus », dit le petit garçon à l'oreille de sa mère.

La fillette avait également cessé de vivre.

Affolée, Mme Vandevienne s'enfuit alors dans le corridor, entraînant son fils. La pauvre femme sanglote, appelle sa vieille mère... Sa mère ! Elle la trouve étendue dans une mare de sang auprès de la muraille brûlante !

Et quelques mois plus tard, elle apprend que son mari est mort prisonnier en Allemagne !...

A la même heure, les Prussiens arrachent à son foyer une demoiselle paralytique, Juliette Blondeau, âgée de 36 ans, et la forcent à suivre au château la caravane des prisonniers. La pauvre fille pleure, gémit, supplie qu'on l'entraîne...

Fernand Despas voulut la prendre à dos, mais la malheureuse pesait plus de 100 kilos et il ne parvint pas à transporter ce fardeau. Un fantassin apitoyé voulut l'aider mais un sous-officier survint, chassa la caravane et Juliette Blondeau fut abandonnée sur la route où elle fut assassinée. Un officier montra un peu plus tard, au curé, le corps carbonisé de cette martyre et dit :

« C'est le corps d'une femme que nous avons arrosé de pétrole et brûlé !... »

Comment la malheureuse est-elle morte ? L'a-t-on d'abord assassinée ou l'a-t-on brûlée vive ? On l'ignore encore.

Au château, une vieille demoiselle perdit la raison à la suite de tous ces événements.

« Je suis Jeanne d'Arc ! La Providence m'envoie pour vous punir ! » criait-elle.

Les soudards l'empoignent, la déshabillent, l'entraînent sous une pompe où, une brosse de chiendent au poing, ils frottent avec rage le corps frêle de la malheureuse. Lorsqu'ils sont fatigués de cet exercice, les butors obligent les prisonniers, sous peine de mort, de les remplacer dans leur rôle de tortionnaires.

Les brosses, sous la main des civils, ne mordent presque plus la chair de la pauvre femme. Mais celle-ci hurle toujours et les spirituels Teutons s'esclaffent et prennent un plaisir fou à ce spectacle digne de leur culture.

Un officier avait défendu aux prisonniers de parler. Un de ceux-ci, voyant passer un groupe de civils, reconnaît parmi eux sa femme et ses filles.

« Au revoir, Marie ! Au revoir, mes trois chéries ! » crie-t-il en un adieu suprême.

Une salve éclate et le malheureux s'effondre, tué net. Sa femme s'évanouit et ses deux petites filles s'abattent sur le corps de la veuve.

M. Servais est brutalement mis au mur et fusillé sans aucune raison.

M. Mahaut se trouvait au château. Un soldat vint et dit :

« On demande monsieur Mahaut. »

L'interpellé sort sans défiance ; on le pousse contre le mur et on le fusille séance tenante.

Des habitants réfugiés dans les ardoisières, affaiblis par les privations, sortent affamés et cherchent à gagner leur logis. Ils croyaient l'ennemi parti. En apercevant les soldats allemands, ils détalent à nouveau vers le bois... Des coups de feu partent aussitôt et abattent encore une trentaine de villageois.

Le secrétaire communal, M. Lambert, ses quatre enfants, sa femme et ses beaux-parents, M. et Mme Simon, sont tous massacrés au moment où ils sortent de l'ardoisière Belle-Rose. Les Allemands entassèrent eux-mêmes plus tard, en une fosse très profonde, les huit cadavres superposés. De cette famille, il ne reste plus un seul membre !

Ailleurs, à cent mètres du château Bizet, une femme et une fillette, au moment où elles sortent d'une galerie, aperçoivent un soldat. La femme effrayée veut rentrer dans l'ardoisière. Mais un coup de feu l'abat.

A quelques mètres de la maison Despas, trois étrangères, fort bien vêtues, l'une traînant un enfant de six ans, fuient affolées. Les Germains tirent sur elles. Les balles tuent une de ces femmes ainsi que l'enfant qu'une autre fugitive tenait dans ses bras. La mère est indemne. Mais elle se retourne vers les soldats et, avec un cri de haine suprême, découvrant sa poitrine : « Tuez-moi ! Tuez-moi ! » Les Allemands ricanent, exaucent le vœu de l'infortunée, la tuent, tandis que la troisième étrangère parvient à fuir.

Une cinquantaine de femmes et d'hommes s'étaient réfugiés dans une des galeries de l'ardoisière Saint-



La retraite de notre armée, de Tirlemont sur Bruxelles.

Antoine. Les Allemands, persuadés que des habitants s'y étaient cachés, lancèrent dans la descente du puits des wagonnets sans leurs chaînes. N'ayant plus ni pain, ni eau, les malheureux se décidèrent, dans l'après-midi, à remonter vers l'extérieur. Une fois à la lumière, ils constatèrent que l'entrée du puits avait été entourée d'une palissade en bois.

Les infâmes soudards arrivent aussitôt, faisant tout le monde prisonnier, fouillent les malheureux et les délestent de leur argent, de leurs montres, de leurs bijoux, etc.

Ils conduisent alors le groupe au château Bizet, où ils séparent les hommes des femmes. Ces dernières furent envoyées au château Cattoir.

Quelques jours après, les habitants de Cattoir durent s'étendre dans l'herbe, face contre terre, par rangées de six. Des mitrailleuses avaient été installées à quelque distance pour tuer quiconque oserait bouger. Les femmes durent alors défiler à côté de ces malheureux ; les soldats leur dirent que tous ces civils avaient été mitraillés. Elles le crurent d'abord, mais elles surpriront bientôt l'horreur de cette infâme plaisanterie pendant que les rustres se gaussaient !

Dans l'entretemps le village brûlait presque totalement. L'église flamba le mercredi.

Les villageois assassinés avaient été enterrés ci et là dans les champs. Au mois de décembre suivant on vit émerger des mains et des pieds au-dessus du sol. De nombreuses victimes avaient été jetées pêle-mêle dans un fossé bordant le domaine Cattoir.

Le village de Fépin, situé à 1 kilomètre d'Haybes, fut aussi bombardé. Une vingtaine de maisons furent incendiées et deux femmes furent tuées sur la route du Mesnil.

Ce fut le sort général des petits villages des Ardennes. Et on a osé prétendre que les Allemands ne commettaient aucune cruauté dans le nord de la France !

A Sommeilles, qui ne formait plus qu'un amas de

ruines, — œuvre du 151^e régiment d'infanterie — on retrouva dans une cave, au milieu d'une mare de sang coagulé, les cadavres des époux Adnot et de leurs quatre enfants âgés de 11, 5, 4 et 1 ½ ans. La mère et la fille avaient été affreusement mutilés. M. Adnot avait été tué d'un coup de feu et le fils avait la gorge tranchée.

Comment n'être pas écœuré, à la lecture de pareils méfaits perpétrés de sang-froid ?

Un autre épisode qu'il nous faut signaler au cours de la retraite d'Entre-Sambre-et-Meuse, c'est le siège de Givet ou plutôt du fort de Charlemont bâti sur un rocher.

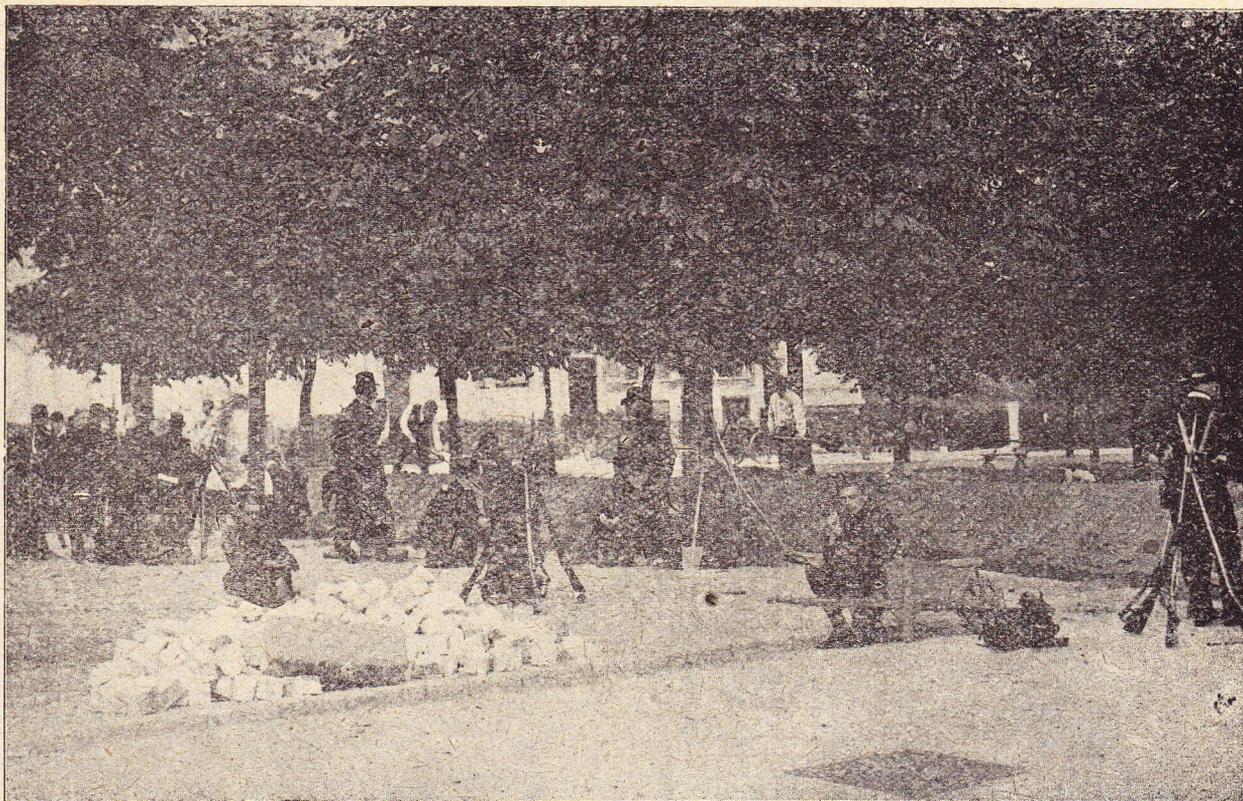
Le 21 août les batteries allemandes ouvrirent le feu sur cette vieille forteresse française, qui ne servait plus que de caserne à la petite garnison. Vu sa grande vétusté, aucune disposition n'avait été prise pour mettre la forteresse en état de défense.

La forteresse de Givet avait été démantelée. Des batteries et des mortiers autrichiens Skoda placés au nord de Heer, firent pleuvoir pendant trois jours et trois nuits une grêle de projectiles sur le fortif, où 3000 Français avaient reçu l'ordre de résister jusqu'à la mort quoiqu'ils ne disposassent que de batteries de faible calibre.

Des Taubes survolaient le fort et l'un d'eux fut abattu à Agimont sans qu'on ait pu déterminer si ce fut l'œuvre des artilleurs de Givet ou des mitrailleurs d'Onhaye. Les deux aviateurs succombèrent peu après leur chute, des suites de leurs blessures.

Dans l'entretemps les troupes de la garnison du fort se trouvaient en sécurité dans les casemates des rochers. Au-dessus et autour d'eux un terrible ouragan de fer faisait rage. Le magasin aux poudres sauta, la maison du commandant s'effondra, les obus creusèrent de larges brèches dans les pentes et firent jaillir d'immenses trombes dans la Meuse.

A en juger par l'abondance de munitions qui ont été lancées sur ce fortif, les Allemands ont dû supposer



Tranchées sur les boulevards de Bruxelles.

qu'ils se trouvaient en présence d'une forteresse moderne.

Lorsque Givet dut capituler, il n'y avait que trente soldats tués ou blessés. Quelques centaines de guerriers purent se sauver ; les autres furent faits prisonniers.

Mais les troupes à la poursuite des Français ne s'étaient pas attardées à la conquête de ce fort ; elles continuèrent leur marche et laissèrent à d'autres effectifs le soin de faire le siège.

Charlemont avait été horriblement éprouvé par ce fait de guerre et la population put constater les terribles ravages de l'artillerie allemande.

Le 2 septembre, le front allait d'Anvers vers Alost, suivait la vallée de l'Escaut, passait devant Lille, Lens, Arras, Amiens, Beauvais, Clermont, Creil, Soissons, Vouziers, Verdun, Pont-à-Mousson, Lunéville, Saint-Dié et Belfort.

Les Allemands ne devaient cependant pas s'arrêter sur cette ligne. Mais, avant de nous aventurer dans cet immense dédale, il convient d'observer la retraite des Anglais.

LA BATAILLE DE MONS.

Les Anglais à Mons. — Atrocités allemandes dans le Centre. — L'ordre de retraite.

Nous avons vu, au cours de la première sortie d'Anvers, que cette opération des troupes belges avait pour but de soulager les armées qui ployaient à la Sambre sous la pression des Allemands.

Les Anglais prirent position à l'aile gauche des Français et participèrent à ce que l'histoire de la grande guerre appelle « la bataille de Mons ».

Il importe de décrire en détail cette bataille avant de suivre la retraite en France vers la Marne.

La vieille ville de Mons, qui a une population de 27.000 âmes, est située au pied et sur la pente d'une colline à laquelle elle emprunte son nom. Elle fut fondée vers 650 autour de l'abbaye créée vers cette époque par Sainte-Waudru, fille d'un comte du Hainaut. Un château s'éleva bientôt près de cette abbaye et des maisons surgirent autour du manoir.

Au XVe siècle, Mons connut une grande prospérité et de cette ère datent de superbes monuments, tels que le gracieux hôtel de ville et l'imposante collégiale.

Située à proximité de la frontière française, Mons devait être inévitablement le théâtre d'une multitude d'opérations militaires. L'histoire se répète. Aussi cette ville était-elle appelée à figurer de nouveau dans les annales de la dernière guerre.

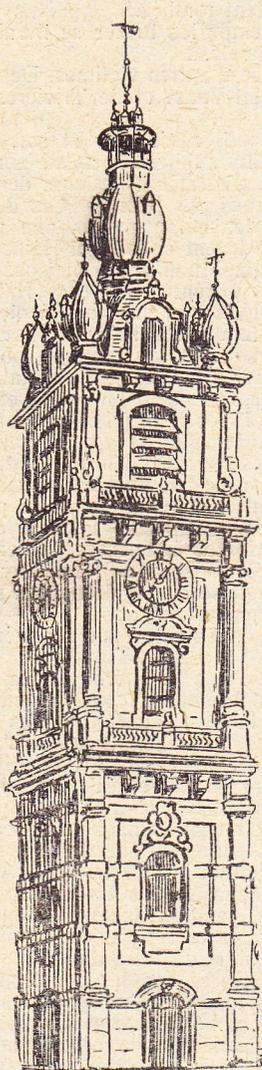
Quoiqu'elle soit la capitale du Borinage, l'un des grands centres industriels de la Belgique, Mons même est une petite ville tranquille, fort peu industrielle. Mais en août 1914 elle fut naturellement tout comme le plus petit village du pays, réveillée de sa torpeur, d'abord par les bruits de guerre et ensuite par la nouvelle désormais certaine, que la Belgique prenait les armes pour défendre sa liberté et son droit outragés.

Elle vit partir ses « chasseurs » ainsi que nous l'avons déjà dit plus haut, et resta elle-même loin du champ de bataille jusqu'au 18 août, date à laquelle des bruits inquiétants se propagèrent.

Ce jour-là, le bourgmestre de Mons engagea la population à s'abstenir de toute intervention au cas où l'ennemi apparaîtrait aux environs de la ville. Si des soldats occupaient des habitations pour s'y retrancher, les habitants feraient œuvre sage en quittant ces immeubles, afin que l'ennemi n'eût pas l'occasion d'accuser la population d'avoir tiré sur ses troupes.

Le 19 août, les habitants furent invités à déposer à la maison communale les armes qu'ils avaient en leur possession.

Le 20 août on acclamait frénétiquement les troupes anglaises qui traversaient la ville et les drapeaux anglais et français furent hissés à côté de notre emblème national à la façade de l'hôtel de ville.



Le beffroi de Mons.

Le samedi 22 août, les armées anglaises (le 1er et le 2me corps) occupèrent leurs positions.

Le général French, qui avait son quartier au Cateau, fixa son poste de commandement à Bavai. Il choisit son front de défense entre le canal de Condé et Mons et occupa en outre la partie supérieure du canal du Centre, de Mons à Obourg.

La population montoise et celle des villages environnants étaient animées d'une grande confiance et persuadées que l'ennemi allait au-devant d'une sanglante défaite. Mais que savait-on de la situation ? Le général French raconte que lui-même était plein d'optimisme à ce moment.

Les habitants distribuaient du pain, de la viande, du chocolat, des cigares, etc., aux Anglais, qui s'entendaient au mieux avec les Borains.

A Frameries, par exemple, il n'y avait plus moyen de se procurer le soir une bouteille de bière, un biscuit, une tablette de chocolat ou un œuf. Tout avait été donné aux soldats. Les jeunes filles leur demandaient des « souvenirs », riaient et badinaient ; nul ne soupçonnait alors l'horrible tragédie qui allait bientôt se dérouler dans le Hainaut.

Quoique gais et enjoués, les Anglais songeaient aussi aux événements dont ils devaient être les acteurs.

Ils établirent des retranchements, élevèrent des barricades jusqu'à l'entrée même de la ville. Ainsi, à la rue du Parc, une douzaine de grosses bobines de fils métalliques furent déroulées en un clin d'œil, formant

un barrage puissant ; à l'avenue de Bertaimont des chariots chargés de cailloux et des troncs d'ormes fermaient la route, et à la rue du Trieu, des fils de fer barbelés étaient tissés entre les arbres.

Dès le samedi 22 août, des escarmouches et des rencontres sanglantes se produisirent en plusieurs endroits.

Nous avons vu dans quelles circonstances les Allemands conclurent le traité de Couillet. Leur attitude fut encore relativement paisible, quand on la compare à celle qu'ils adoptèrent, par exemple, aux environs de Binche.

La 5e brigade de cavalerie du général Sir Philip Chetwode avait occupé Binche et faisait des reconnaissances jusqu'à Soignies, de concert avec quelques escadrons du général Allenby.

Le dimanche 23 août, l'ennemi entra à Binche et la population vit défilér le 7e corps de réserve du général von Zwehl. Ces troupes exécutaient des marches forcées. Elles devaient assiéger Maubeuge.

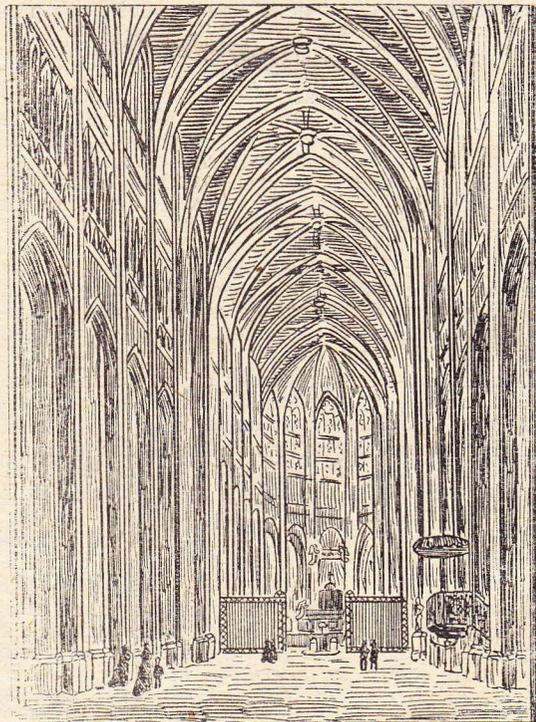
Péronnes-lez-Binche fut particulièrement éprouvée. La bataille avait fait rage en cet endroit. Cent cinquante Anglais avaient barricadé le pont de la Princesse, en face de la raffinerie de Péronnes et d'autres « tommies » s'étaient répandus dans la direction de Trivières et Saint-Vaast.

L'armée allemande déboucha de cette dernière localité et son commandant s'installa au château Marcq, sur la route de Nivelles à Bray. Elle disposait de cinquante canons qui ouvrirent un feu violent sur les batteries anglaises de Trivières et sur le bois de Strépy.

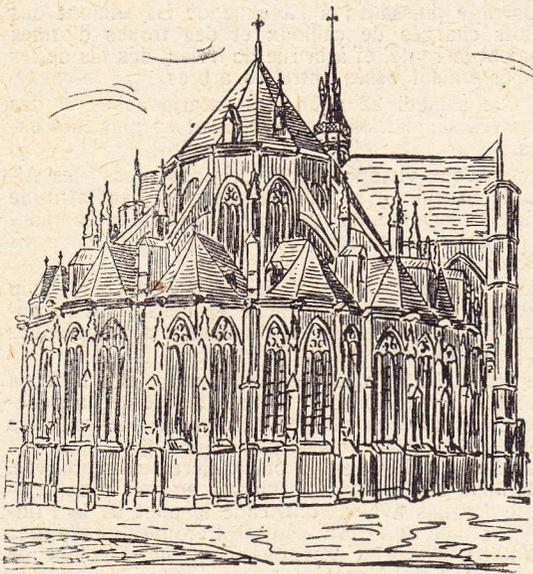
Les Anglais opposèrent une vive résistance quoiqu'ils fussent aux prises avec 6000 hommes, mais finalement ils se virent obligés de battre en retraite. Il y eut encore d'autres escarmouches, notamment près du bois de Beaulieu ; les canons tonnèrent durant plusieurs heures et les pertes furent assez élevées, surtout du côté des assaillants.

Péronnes-lez-Binche avait peu souffert du bombardement, mais, après le départ des Anglais, les Teutons se livrèrent à des représailles, sous prétexte, évidemment, que les habitants avaient tiré.

En entrant dans le village, ils assassinèrent quelques civils et incendièrent les fermes du bourgmestre A. Gravis, de M. Jaubert et de la veuve Decat, après



Mons. — L'intérieur de la collégiale Ste. Waudru.



Mons. — L'église Ste-Waudru.

quoï ils mirent le feu au château de M. Léon Gravis, frère du bourgmestre.

Soixante-huit maisons, des granges remplies de blé et des écuries devinrent la proie des flammes.

Les Allemands semblèrent un moment vouloir mettre le feu à l'église.

Déjà ils avaient brisé une quantité de chaises et les avaient entassées avec de la paille.

Ils volèrent alors la recette du bureau des postes et contraignirent le percepteur, M. Bonnier, de les conduire à la demeure du bourgmestre, mais le fonctionnaire réussit à échapper en cours de route et à se cacher dans un four.

Les soudards se dirigèrent ensuite vers la demeure du bourgmestre, M. Alphonse Gravis, ancien député de l'arrondissement de Soignies. M. Gravis était très estimé au village et dans toute la région. Il était alors âgé de 55 ans.

A quelques pas de sa maison, gisait un officier allemand, tué au cours de la bataille. Cette vue provoqua la fureur des Allemands.

M. Gravis et son domestique Léon Beuse, âgé de vingt ans, s'étaient réfugiés dans la cave. On les fit sortir à coups de crosse. Le maître dut d'abord ouvrir son coffre-fort, dont les soldats vidèrent le contenu, puis ils fouillèrent toute la maison, volant le vin, le linge, les vêtements, l'argenterie, etc.

Le magistrat et son domestique furent alors conduits à la maison communale. Le secrétaire dut ouvrir la porte et on lui ordonna d'aller chercher un chariot attelé de deux chevaux. Dès que le véhicule fut arrivé, les Allemands obligèrent le bourgmestre et son domestique à charger sur le chariot les armes que la population avait déposées à la mairie. Lorsqu'ils ralentissaient le pas, on les bourrait de coups de pied et de coups de poing.

Un auto occupé par quelques officiers s'approcha. Après un simulacre de conseil de guerre ils condamnèrent à mort le maître et son domestique.

M. Gravis avait déclaré sur l'honneur qu'il était innocent de la mort de l'officier allemand, qui était tombé sous les balles des soldats anglais cachés dans une prairie voisine.

Le magistrat demanda un interprète pour démontrer à nouveau son innocence et celle de son domestique. On lui répondit par des coups et des injures.

Les officiers ordonnèrent alors au magistrat et à son compagnon d'infortune d'enlever leur veston. Ils leur bandèrent ensuite les yeux à l'aide d'un mouchoir rouge. Une double salve retentit et le crime était consommé. Les deux cavaliers s'abattirent devant le perron de la maison communale.

Ce meurtre s'accomplit le 24 août à 3 heures et quart de l'après-midi.

Les deux cadavres durent rester exposés à l'endroit où ils étaient tombés.

Dans l'entretemps les brutes se livraient à des orgies avec le vin volé.

Il y eut encore d'autres victimes. Deux ouvriers, qui venaient de Saint-Vaast et de Trivières, furent fusillés.

Emile Marchand, cultivateur et son fils, ainsi que M. François Bailly subirent le même sort.

On expulsa les habitants de leurs demeures, en séparant les hommes des femmes. Ces dernières furent parquées avec les enfants dans une prairie et 150 pères de famille furent envoyés à Haine-Saint-Paul où on les entassa dans une petite maison. Quarante-vingts autres habitants prirent la route de Haine-Saint-Pierre où on les emprisonna dans une école.

Pendant ce temps les soldats pouvaient voler à leur aise et lorsque la malheureuse population enfin libérée put rentrer au village, elle constata qu'un grand nombre de maisons étaient en ruines et que les Allemands s'étaient livrés à un pillage éhonté.

De forts contingents de troupes allemandes s'accumulaient sur les routes d'Ath, de Soignies et de Nivelles. Une section de territoriaux français qui s'étaient vaillamment battus pendant 4 heures près de Barry et de Maulde, entre Leuze et Tournai, durent se retirer devant des forces écrasantes de l'ennemi qui put occuper le dimanche 23 août, les faubourgs de Tournai. L'armée anglaise devait désormais supporter tout le poids de l'armée ennemie.

Le dimanche, la bataille était engagée sur tous les points.

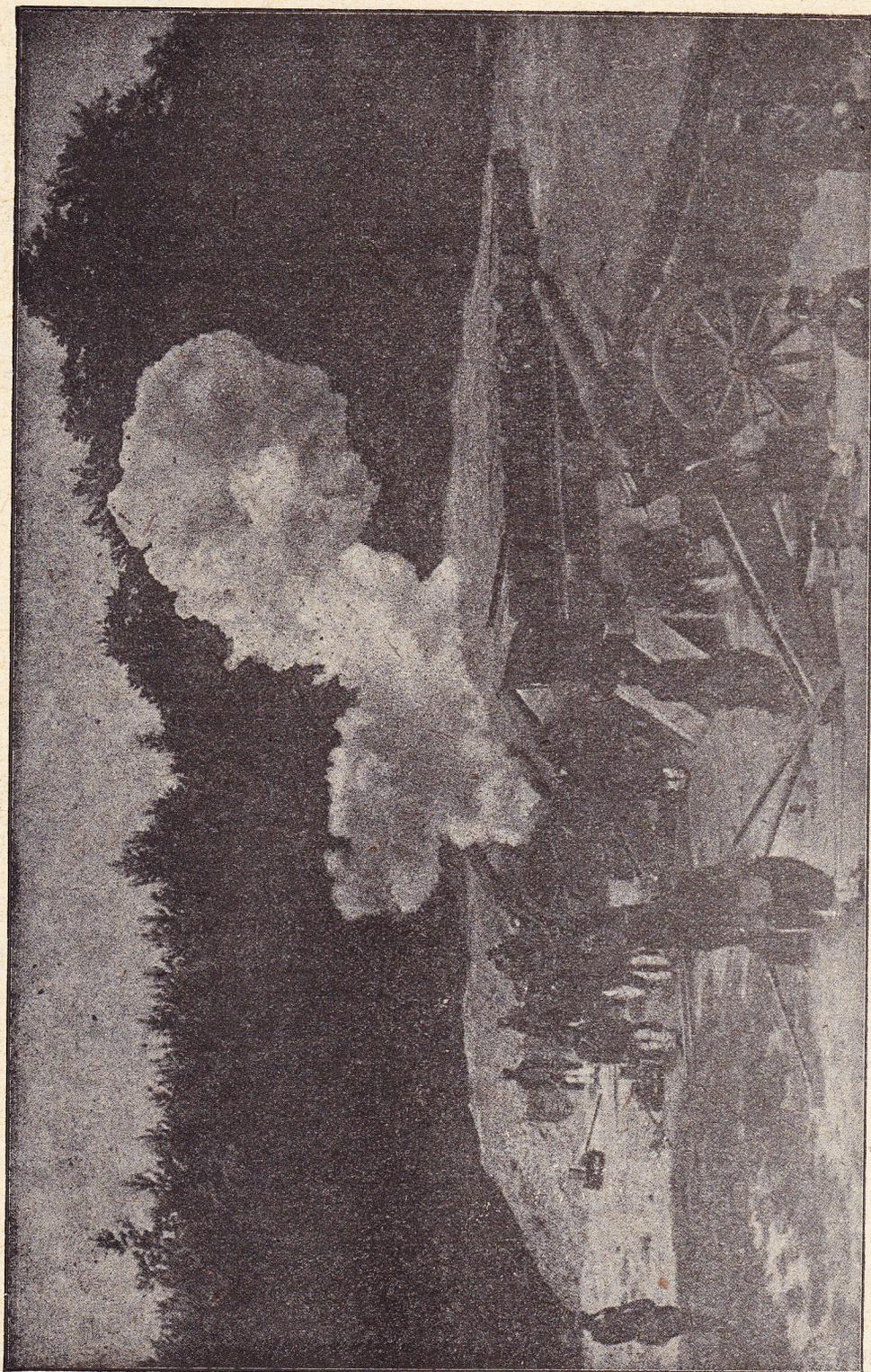
Après les combats de Péronnes-lez-Binche et de Saint-Vaast, les Allemands continuèrent leur marche. A tout instant ils se heurtaient à des détachements anglais. A Bray et à Villers-Saint-Ghislain, il n'y eut qu'un bref engagement mais à Saint-Symphorien les Alliés opposèrent une vive résistance. Ils mirent en batterie en position dans le Bois-de-Mons et un groupe d'infanterie se retrancha dans les carrières de Spiennes. D'autres s'embusquèrent dans le village même de Saint-Symphorien et lorsque les Allemands s'y élançèrent à 1 heure 30, ils furent accueillis par une fusillade nourrie, pendant que les canons du Bois-de-Mons bombardaient les troupes de renforts.

Les habitants se réfugièrent dans les caves. Partout dans les rues et les ruelles, les balles sifflaient. Nombre d'Allemands tombèrent, mais on les ramassait et on les emportait dans un chariot blindé.

L'artillerie ennemie riposta et dirigea son feu sur le Bois-de-Mons et la route d'Harmignies, puis les Allemands firent décrire un mouvement de flanc à leur



Mons. — Hôtel de ville.



La rtillerie lourde belge en action.

infanterie pour prendre d'assaut les batteries ennemies.

La mitraille anglaise balayait également la route d'Harmignies, de sorte que les Allemands, pris entre deux feux, éprouvèrent de fortes pertes. La bataille dura plusieurs heures et se termina par des corps-à-corps à la baïonnette.

Les combats n'étaient pas moins violents à Obourg, où le canal du Centre décrit une courbe, ce qui rendait la position dangereuse pour les troupes anglaises.

De grand matin, l'artillerie allemande prépara l'ac-

tion. A Ville-sur-Haine, les Allemands incendièrent la maison communale et l'école, pour se venger de la destruction du pont du canal.

A 8 heures du matin eut lieu la première attaque de l'infanterie, qui fut refoulée. A 9 heures quatre bataillons du 84^e régiment du Schleswig (9^e corps d'armée) se lancèrent à l'assaut du pont de Nimy, mais une compagnie des « Royal Fusiliers », commandée par le capitaine Ashburner, et les mitrailleurs du lieutenant Dease les firent rétrograder.

A Obourg un détachement se sacrifia et le capitaine Rey fut tué près du pont. Lorsque les survivants du-



M. Alphonse Gravis.

rent se retirer, il ne resta qu'un seul homme pour les protéger. Il tira sans répit et quoique blessé, tint tête à ses adversaires, jusqu'au moment où il tomba, épuisé. Quelques habitants le transportèrent en hâte dans la gare et lui donnèrent des soins, mais les Allemands se ruèrent dans le bâtiment et achevèrent le blessé à coups de baïonnette.

Les barbares incendièrent ensuite le château du comte de Goussencourt, la filature Van Hoegaerden et un certain nombre de maisons.

A Nimy, les Anglais résistaient toujours. Un troisième assaut fut beaucoup plus violent que les deux premiers.

L'ennemi s'avançait par tous les sentiers, sortait de tous les bois, et le combat dégénéra en un corps-à-corps, sanglant et horrible. La compagnie du major Abell perdit son commandant, le capitaine Knowles, le second lieutenant Henstock et un tiers de son effectif. Tous gisaient morts ou mourants, dans la boue sanglante. Abrisés derrière les sapins, les mitrailleuses allemandes décimaient les renforts anglais qui arrivaient à la rescousse. Le 4^e régiment de Middlesex perdit 15 officiers et 353 soldats.

Près de l'écluse no 5, un peu plus loin (aux Wartons) et au pont de Nimy-Maizières, le même 4^e régiment de Middlesex dut déployer tous ses efforts.

Les Royal Fusiliers, de Hyon, accourus à l'aide de leurs camarades, se battaient avec une égale intrépidité. Le capitaine Rey y fut tué et le capitaine Glass grièvement blessé. Quant aux Gordons, qui combattaient sur l'aile droite, ils ne voulurent pas reculer quoique leurs pertes fussent très élevées.

L'artillerie ennemie tirait de plusieurs endroits à la fois. Le lieutenant Atub fut le seul survivant de son peloton. Il entendit l'ordre de retraite et aperçut le lieutenant Dease, de la section des mitrailleuses, qui perdait son sang par cinq blessures. Il le prit dans ses bras, le porta sur un espace de 200 mètres, sous un horrible feu de mitrailleuses, et le déposa dans un endroit abrité où le blessé expira peu après.

Il était 2 heures et demie lorsque les Royal Fusiliers et le 4^e régiment de Middlesex durent évacuer le village de Nimy et ses environs.

Les Allemands se ruèrent comme des forcenés dans le village, qui avait déjà beaucoup souffert de la mitraille. En un clin d'œil des maisons flambaient de toutes parts. A coups de crosse et de baïonnette les brutes achevaient les Anglais blessés. Avec des cris, des hurlements et des blasphèmes, ils enfonçaient les portes et les fenêtres et massacraient au hasard tous les habitants qui leur tombaient sous la main.

M. et Me Gehin et leurs deux filles, Jules Fontaine, Léon Lanscelot, Jules Leblanc, Armand Cambier, Alexandre Gurnet et bien d'autres encore furent massacrés.

Un nommé Hellenemot reçut un coup de baïonnette dans l'œil ; l'ingénieur G. Jopart, âgé de 61 ans, mourut asphyxié dans sa cave ; des femmes et des jeunes filles, dont la veuve Deverchin, Mme Moutier, Estelle Namur et Félicie Grégoire, n'échappèrent pas à la furie teutonne.

Des Allemands, portant le brassard de la Croix Rouge, continuèrent l'œuvre incendiaire jusqu'au soir et Nimy fut le théâtre de la terreur la plus hideuse.

Usant du procédé qui leur était cher, les Allemands

formèrent devant eux un bouclier vivant d'habitants, hommes, femmes et enfants, qu'ils expulsèrent de leurs maisons et poursuivirent ainsi leur marche vers Mons.

Arrivés sous les murs de la ville, à la rue de Nimy, les femmes et les enfants furent séparés des hommes ; les malheureuses pleuraient, gémissaient et imploraient la pitié, mais les hommes durent continuer leur marche et entrer à Mons pour protéger les « héros ».

Une vingtaine de soldats anglais s'étaient embusqués en cet endroit, prêts à faire feu. Ils virent les malheureux otages, au nombre de 80 environ, et se retirèrent afin de les épargner.

Mais les Allemands ne se sentaient pas encore suffisamment abrités et, pénétrant dans les maisons montoises, ils saisirent une nouvelle fournée d'habitants qu'ils adjoignirent à ceux de Nimy. Voilà comment les nobles et vaillants guerriers firent leur entrée triomphale dans la capitale du Hainaut.

L'ennemi arriva ainsi à la Grand'place, tandis qu'un autre groupe d'Allemands, pilotés par un traître (fils de père belge et de mère allemande) y aboutissait par la Porte du Parc, la rue Lucevroy et la rue d'Enghien.

Le bourgmestre Lescarts délibérait depuis le matin à l'hôtel de ville, avec les échevins Masson, Save et Maistriau et le secrétaire communal Avor.

Un officier, accompagné de 12 soldats, pénétra, revolver au poing, dans le cabinet du maieur et dit :

« C'est vous, le bourgmestre ? »

« Oui, Monsieur. Que me voulez-vous ? »

« Nos troupes sont en marche sur Mons. Le commandant vous demande. »

« Je vous suis. »

Le magistrat partit en compagnie de M. J. Vervoort, qui leur servirait d'interprète.

Le commandant lui reprocha que des Montois avaient tiré sur ses troupes.

Le bourgmestre protesta, mais on le poussa avec les otages devant les troupes.

Il était alors 3 heures et demie. Le défilé s'achemina par la rue de la Chaussée et la Grand'Rue ; les Allemands s'emparèrent à nouveau de plusieurs habitants, qui allèrent renforcer le bouclier vivant. On atteignit ainsi le Grand Trou Oudart (actuellement la Place des Martyrs), où les Allemands se heurtèrent soudain à des Anglais qui avaient élevé des barricades à l'avenue de Bertaimont (actuellement avenue de France). Une grêle de balles éclata au milieu des rangs allemands. Ceux-ci ripostèrent de derrière les civils.

Ce fut un moment épouvantable. Les otages se jetèrent par terre en criant ou s'enfuirent le long des maisons. Le bourgmestre se laissa choir également. Un officier qui veillait sur lui fut blessé à la main. Les Allemands tirèrent sur les fugitifs et tuèrent ainsi huit d'entr'eux, dont quatre du malheureux village de Nimy : Z. Cyrès, 50 ans, candidat-notaire ; A. Godin, 36 ans, cultivateur ; V. Gorez, plombier-zingueur et L. Massart, 55 ans, avocat.

Léonie Fust, 22 ans, mourut le 1^{er} novembre et le professeur honoraire, E. Ducamp, 61 ans, succomba le 5 novembre des suites des blessures reçues.

E. Deladrière eut la main droite emportée et beaucoup d'autres personnes furent blessées par les balles.

Les brutes incendièrent alors la maison de M. C. Daille, au coin de la rue Lamir et de la rue de Bertaimont, où quatre autres maisons brûlèrent bientôt. Les Allemands amenèrent alors un canon et lancèrent de la rue des Blancs-Mouchons un premier obus dans la direction de la barricade anglaise de l'avenue de Bertaimont. Le projectile n'éclata pas ; un deuxième explosa avec un bruit assourdissant, mais les Anglais s'étaient déjà retirés derrière un retranchement établi au Trieu de Bertaimont.

Les Allemands hésitèrent pendant plus d'une heure, mais bombardèrent ensuite aussi la deuxième barricade et tuèrent ainsi 6 habitants de Mons : Ed. Delaunois, 28 ans, ajusteur, et sa fillette, âgée de 4 ans ; E. Chevalier, 23 ans ; Oscar et André Allard, 24 et 16 ans et J. Leroy, 21 ans.

Plusieurs citoyens furent en outre blessés et d'autres mutilés.

Nous n'avons suivi le combat jusqu'à présent qu'au nord-est et à l'est de la ville. Mais à l'ouest la bataille était tout aussi violente. A 6 heures du matin, un groupe de uhlands apparut au canal près de Pommerœul. Les Anglais, les R. O. Scottish entr'autres, avaient leurs positions en cet endroit et refoulèrent cette avant-garde. L'ennemi arriva alors en masses compactes, mais les vaillants Ecossais arrêtaient ces renforts pendant plusieurs heures et ne se retirèrent qu'à 3 heures et demie dans la direction d'Elouges et de Quiévrain. Tous les ponts sur la Haine et ceux du canal avaient été détruits. La paisible population de Pommerœul en fut évidemment rendue responsable. La «Kultur» allemande s'y révéla à nouveau par l'incendie et les massacres. Vingt-six villageois, dont les sœurs P. et A. Nicodème, âgées respectivement de 66 et 68 ans, tombèrent sous les baïonnettes des assassins. Une trentaine de maisons de la place du Marché et des environs du Pont de Thulin furent réduites en cendres. Le bourgmestre, M. Battara, fut en butte aux ignominies teutonnes.

L'ennemi ayant franchi tout le réseau des canaux et rivières, à l'est et à l'ouest de Mons, le front anglais oscilla et battit en retraite.

De violentes batailles eurent également lieu à St-Ghislain que les Allemands bombardèrent. Et lorsqu'au soir, les Prussiens sortant de Mons marchèrent sur Valenciennes après s'être emparés de Quaregnon, où ils subirent de lourdes pertes, les Anglais durent reculer de nouveau.

Les Allemands incendièrent le quartier du Rivage, massacrèrent 27 habitants pendant cette journée du dimanche et en tuèrent 37 autres, le lendemain.

A Jemappes, où les Royal Scotch Fusiliers se battirent en héros, les événements furent des plus tragiques. Les Anglais s'étaient abrités dans les tranchées et dans les maisons sur la rive gauche du canal, d'où ils dirigeaient un feu continu de fusils et de mitrailleuses sur les pontonniers allemands, qui voulaient établir un pont en cet endroit. Dès qu'ils approchaient avec leur matériel, la mitraille anglaise décimait cruellement leurs rangs. Mais les survivants devaient accomplir la tâche qui leur était imposée. Un grand nombre tombèrent ainsi dans le canal, dont l'eau était rouge de leur sang.

Le hameau du Marais qui brûlait derrière les Allemands, leur servit probablement à incinérer des cadavres, car plus tard on trouva parmi les ruines des objets d'équipement, tels que des boucles de ceinturons avec la fameuse devise «Gott mit uns».

L'artillerie appuyait les troupes du génie ; de Baudour, Tertre et Ghlin, elle bombardait violemment le village de Jemappes. La tour de l'église prit feu dans l'après-midi et une partie du temple s'écroula. Le feu détruisit, en outre, de nombreuses maisons.

Le pont fut enfin achevé, mais sa construction avait coûté la vie à des centaines d'ennemis. Les Anglais battirent alors en retraite.

S'emparant d'une fournée d'habitants, les Allemands les poussèrent devant leurs troupes, mirent le feu en divers endroits et massacrèrent des hommes et des femmes. Une fillette de 13 ans, Ida Bouille, fut abattue d'un coup de feu devant la maison de ses parents.

Après le départ des Allemands, on remarqua une chaussure qui émergeait du sol ; en écartant la terre, on découvrit ainsi, à fleur de terre, quatre cadavres mutilés, dont celui de Maurice Delhaye, le fils du notaire.

A Jemappes et aux environs le feu avait dévoré 164 maisons.

Une scène des plus tragiques se déroula dans l'asile d'aliénés, aux portes de Mons. Les Allemands avaient subi de lourdes pertes près de cet établissement ; la mitraille anglaise avait cruellement fauché dans leurs rangs.

Lorsque les Prussiens furent enfin maîtres du terrain, ils se ruèrent dans le sanatorium, criant et hurlant que les Anglais s'y étaient barricadés, ce qui était un vulgaire mensonge. Six cents aliénés se trouvaient dans cet asile sous la protection du drapeau de la Croix Rouge. Mais cela n'inquiéta guère les hordes sauvages, qui mirent le feu au bâtiment. Ce fut un spectacle navrant. A la lueur du brasier on voyait

courir les infortunés en un va-et-vient confus. On réussit à s'emparer de plusieurs d'entr'eux et à les réunir au cimetière communal. D'autres s'enfuirent à travers champs et errèrent pendant toute la nuit.

La perte occasionnée au gouvernement belge (bâtimens, infirmeries, pharmacie, chapelle, gaz, électricité, etc.) s'élevait à plus d'un million de francs.

Les Allemands braquèrent ensuite leurs canons sur le château de M. Ch. Gendebien-Hardenpont, situé sur la chaussée de Binche, et qui avait été transformé en ambulance de la Croix Rouge depuis les premiers jours de la guerre, et le criblèrent d'obus incendiaires.

Les Anglais y avaient installé une ambulance de campagne que dirigeaient le major Long et le capitaine-docteur Heber Percy.

Mme Gendebien, la propriétaire du château, y fit preuve d'une profonde abnégation ; elle soignait les blessés avec l'aide d'infirmières bruxelloises. Soudain, les obus ébréchèrent les murs. Le feu gagna le bâtiment. On transporta aussitôt les blessés dans le parc ou au château voisin de M. Hardenpont, mais l'incendie prit une si rapide extension que le major S. J. Maidlow, de la 49e batterie de la Royal Field Artillery, qui gisait sans connaissance, fut dans l'impossibilité de se sauver et succomba dans les flammes. On n'était pas parvenu à le secourir. En quelques instants, la situation était devenue épouvantable.

Le lendemain on retrouva dans les ruines du château les restes calcinés de l'officier.

Un soldat succomba après son arrivée au château d'Hardenpont.

Le vaste immeuble de M. Gendebien fut détruit, ainsi que plusieurs collections représentant de précieux trésors artistiques.

A proximité du château, le hameau de Bascule, où les Allemands massacrèrent plusieurs habitants, fut également dévoré par les flammes.

Le maréchal Joffre avait avisé le général French qu'une formidable armée allemande approchait et que les troupes françaises se retireraient de la Sambre. Le général anglais avait d'ailleurs été témoin de cette retraite lors d'une visite au front français.

Il fut ainsi forcé de faire évoluer ses armées dans le même sens et décida de leur faire occuper une nouvelle ligne de défense sur l'arrière. Cette opération se fit en combattant sans répit, ainsi que nous le verrons plus loin.

Les localités de Frameries, Paturages, Wasmes et Boussu en connurent toutes les affres. Pour couvrir leur retraite, les Anglais firent eux-mêmes une offensive dans la direction de Binche.

Flénu avait déjà été bombardée dans la journée du dimanche et la plupart des habitants s'étaient enfuis à ce moment. Après avoir vaillamment résisté à l'ennemi depuis 2 heures et demie jusqu'à 7 heures du soir, les Anglais évacuèrent le village.

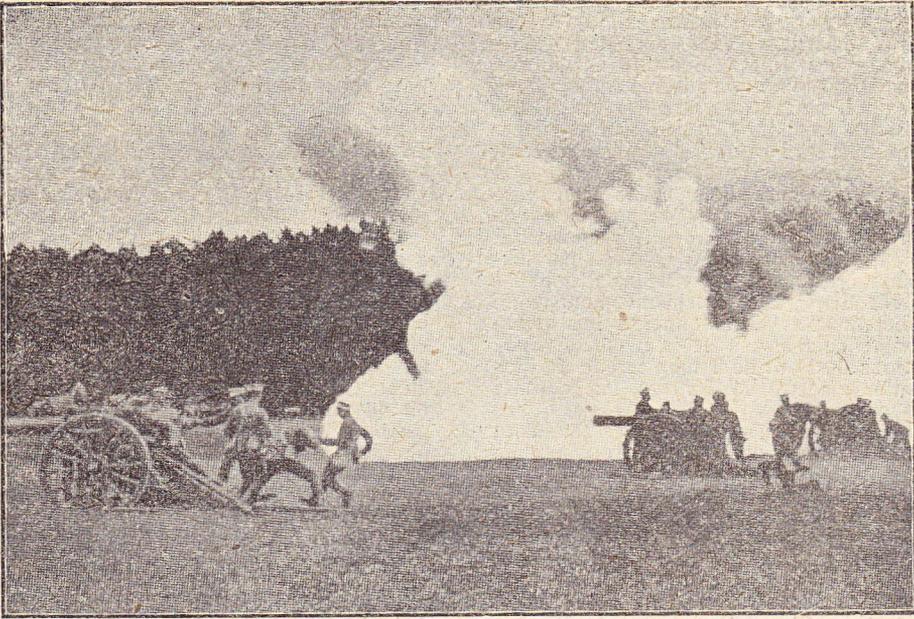
Une grêle d'obus s'abattit également sur Frameries et un aviateur allemand mitrilla de son aéroplane les soldats et les bourgeois qui mettaient la commune de Mascout en état de défense. Une partie de la population s'était également enfuie de cette localité, où la bataille fit rage dans la soirée.

Le lendemain matin (lundi), à 5 heures, les hostilités furent reprises à Flénu et à Frameries. Flénu regorgeait déjà d'Allemands blessés, mais de nouvelles fournées arrivaient sans discontinuer, de sorte que les Prussiens durent transformer l'église en ambulance.

350 blessés y furent bientôt soignés, mais le local devenait déjà trop exigü pour admettre de nouveaux convois et l'école des Frères, le local du cercle ouvrier « Ste-Barbe », la cure et d'autres immeubles durent être transformés en ambulances. Les hôpitaux de Flénu hébergeaient 1600 Allemands le 24 août.

Après une lutte qui dura 5 heures, les Anglais se retirèrent. Flénu fut aussitôt le théâtre d'atrocités. Onze habitants furent fusillés ; deux hommes et deux femmes furent brûlés vifs.

Grâce à l'intermédiaire de M. Gravez, directeur des «Produits de Flénu», et à celui du curé De Harvengt, des villageois qui avaient déjà été condamnés à mort furent libérés.



Artillerie anglaise en action dans le nord de la France.

La soldatesque pilla les maisons et en incendia plusieurs.

Des cruautés analogues eurent lieu à Frameries. Les Northumberland Fusiliers et le 1^r régiment de Lincoln se battirent depuis 5 heures du matin jusqu'à midi contre des forces très supérieures. Des corps-à-corps sanglants y eurent lieu ; la baïonnette, les épées et les coutelas firent couler le sang à flots ; on se battait dans les rues et dans les maisons, en une lutte homérique. A midi les Allemands étaient maîtres du village. Frameries avait déjà beaucoup souffert de la mitraille, mais l'ennemi estima que les dégâts n'étaient pas encore suffisants et il incendia plusieurs pâtés de maisons à Mascout, à Garde et à Picquery.

Cinq villageois furent assassinés au moment où ils s'enfuyaient d'une maison en feu. D'autres tombèrent également sous les balles ennemies.

On raconte qu'on trouva sur un officier allemand un ordre écrit, mentionnant que le village de Frameries devait être mis à sac.

Les Anglais avaient enfin franchi la frontière française et, ainsi que nous le relatons plus loin, ils luttèrent encore pendant plusieurs jours jusqu'à ce que la bataille de la Marne vint mettre fin à l'avance des Allemands.

Mons avait vécu une nuit terrible. La population était encore sous l'impression de l'occupation ennemie survenue d'une façon si soudaine et de la tragédie qui venait d'avoir lieu dans la ville. Les habitants voyaient partout les lueurs de l'incendie qui ravageait Namy, Jemappes, Bascule et Marais. Les flammes éclairaient toute la contrée, tandis que les rues de la ville étaient plongées dans l'obscurité, les réservoirs à gaz ayant été vidés.

Quelle transformation subite !

Ce dimanche matin, des bruits circulaient au sujet de combats prochains, mais les habitants allèrent à la messe, comme d'habitude, et pendant l'office on entendit plus distinctement la voix du canon.

Vers midi, les cafés et restaurants de la Grand' Place étaient combles. On y commentait la situation avec optimisme. Des trains de voyageurs portaient encore de Mons ; le dernier train partit vers midi pour Frameries. Le chef de gare licencia alors son personnel.

Des fuyards arrivaient dans la ville et faisaient des récits qu'on taxait d'exagération.

Mais à 3 heures, l'ennemi entra à Mons, et du coup, toute animation disparut.

Le lundi, les troupes allemandes traversaient la ville. Ce fut un défilé interminable de cavaliers et de fantassins, d'artillerie, de chariots, d'autos ; bref, les Montois virent à leur tour la scène qui avait rempli déjà tant de villes de tristesse et de désolation.

On réquisitionna des habitants pour enlever les barricades, dressées par les Anglais. A Trieu de Bertaimont, les oppresseurs menacèrent d'incendier tout un quartier de la ville, si le déblaiement n'était pas terminé avant 6 heures du soir.

Un communiqué du bourgmestre engagea la population au calme et, comme complément de sécurité, le maire fit mettre à l'ombre quelques réputés batailleurs.

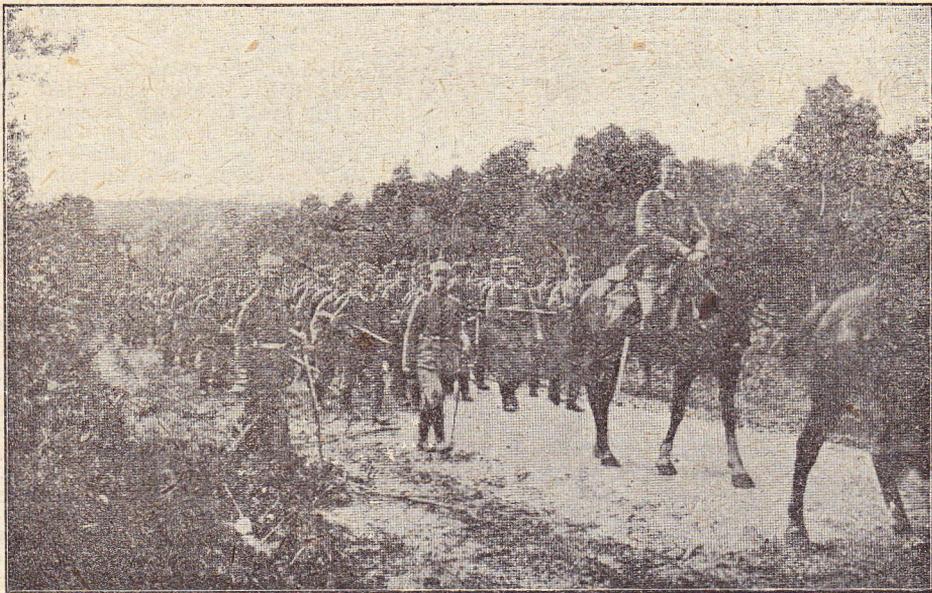
Le conseil communal se réunit l'après-midi. L'hôtel de ville était déjà occupé militairement et pour pouvoir entrer, les conseillers durent montrer leur convocation à une sentinelle. Tous étaient présents, même un malade, M. Louis Daubresse, qui parut pour la dernière fois en public ce jour-là. Son pardessus pendait en larges plis sur son corps amaigri et de ses manches sortaient des mains décharnées, semblables à celles d'un squelette. La mort l'avait déjà marqué de son sceau, mais ses traits reflétaient une énergie peu commune. Quoique malade, il avait voulu être à son poste à l'heure du danger.

Le bourgmestre Lescarts, s'adressant à tous les mandataires, dit :

« Ce n'est pas le moment des discours. Les Allemands ont occupé la ville de Mons ; nous ne sommes plus maîtres chez nous et nous passons sous leur domination. J'ai reçu mandat du commandant von Wartemberg de vous dire ceci : L'administration communale tout entière est rendue responsable de l'ordre. S'il se produit la moindre résistance, si l'on touche à un seul cheveu de la tête de nos soldats, les membres du conseil communal seront tous fusillés dès demain. Voilà ! c'est court, c'est net et surtout ce n'est pas agréable à vous dire, mais c'est ainsi, nous répondons tous, sur notre tête, de la sécurité de la ville et nous sommes les otages des Allemands. »

Le conseil discuta ensuite les mesures à prendre. Mais von Wartemberg exigea qu'il y eût continuellement des otages à l'hôtel de ville, et, ce soir-là, siégeaient comme tels : MM. A. Harmignie, vice-président de la Chambre des représentants ; H. Rolland, sénateur et échevin de la ville ; N. Servais, député et V. Maistriaux, échevin.

Mais si les habitants restaient calmes, on ne pouvait en dire autant des soldats ; ceux-ci s'enivraient et se livraient à un pillage éhonté.



L'armée allemande entre en France.

Nous jetterons encore un coup d'œil sur Mons, après le siège de Maubeuge.

Nous avons résumé la plupart des atrocités qui ensanglantèrent le pays des mineurs, le Borinage, aux noirs terroirs et aux merveilleux paysages, mais la série sanglante est loin d'être épuisée.

Le 29 août, à 8 heures du soir, un train emmena tout un convoi d'Allemands à Jurbise. Un projectile, qui se trouvait près de la gare depuis longtemps, éclata juste à ce moment. Les énergumènes accusèrent la population d'avoir ourdi un attentat. Six habitants furent arrêtés, fusillés et mutilés ; puis une bande de forcenés traîna les cadavres dans la rue en hurlant :

« Verdammt Belgier ! »

Le château Legrand, à Jemappes, fut incendié après un pillage en règle, et, dans cette commune, les soldats détruisirent le coq en bronze du monument commémoratif de la bataille du 6 novembre 1792.

A Frameries, les brutes saccagèrent la maison du secrétaire communal, M. Delaunois, dont la femme était malade et mourut quelques jours plus tard des suites de la frayeur qu'elle avait éprouvée.

Les Allemands s'en prirent même aux animaux. Une horde en furie trancha la gorge à une quarantaine de moutons qui broutaient dans une prairie à St-Symphorien, et n'en emportèrent que deux. Un peu plus loin, dans une ferme, ils abattirent un superbe étalon, cent moutons et autant de poules.

Aux environs de Mons plus de 1000 maisons furent réduites en cendres.

LA RETRAITE DE FRENCH.

Les lanciers anglais à Quévy.

Il avait été convenu que la retraite se ferait dans les conditions suivantes : la moitié des troupes devait se replier d'abord et l'autre moitié, après avoir couvert la retraite comme arrière-garde, reculerait ensuite.

Ce plan réussit la première jour, mais les violentes attaques de l'ennemi contrecarrèrent l'exécution de cette manœuvre, que les Anglais désignaient sous le nom de « échelon-formation ». La cavalerie dut entreprendre des contre-attaques.

Les arrière-gardes étaient soumises à une épreuve d'autant plus rude qu'il était impossible de les ravitailler : les Allemands, en effet, bombardaient les voies de communication.

Une nuit d'angoisse succéda à l'ordre de retraite (24 août). Le lundi les troupes du 1er corps exécutèrent une attaque qui était plutôt une feinte qu'une

tentative sérieuse pour reprendre la ville de Binche.

Et pendant que la 2e division chargeait à fond, le général Lomax retirait les régiments de la 1re division. En même temps, un violent feu de barrage arrêta les Allemands ; mais les Anglais ignoraient encore l'art de camoufler leurs batteries et des Taubes les repèrent bientôt.

Néanmoins, grâce au dévouement de ses artilleurs, le général Douglas Haig put atteindre ses nouvelles positions à 7 heures du soir.

La tâche du général Smith-Dorrien et de son 2e corps ne fut pas moins ardue. Chacun de ses régiments avait été très éprouvé au cours des combats livrés près de Mons et avait perdu un grand nombre d'officiers.

L'ordre de retraite était arrivé à l'improviste, au moment où toutes les mesures étaient prises pour passer à l'offensive.

Il se produisit un certain désarroi. Quelques compagnies étaient désorientées et marchèrent tout droit vers les lignes ennemies. La plupart des hommes furent faits prisonniers ou tués. D'autres se joignirent au 1er corps, et certains, complètement égarés, furent recueillis par des habitants, qui les aidèrent ensuite à fuir.

Toutes les routes fourmillaient de fuyards et de véhicules de toute espèce, ce qui ne facilitait pas précisément la marche des soldats, qui pouvaient être attaqués à chaque instant.

L'ennemi était passé par Mons, avait chassé les territoriaux français de Tournai et hâtait sa marche, dans l'espoir de livrer un combat décisif.

Le lundi, le 2e corps occupait la ligne Frameries-Dour, mais l'aile droite, qui lutta plus au nord, ne parvint pas à se dégager aussi vite.

La cavalerie exécutait des charges désespérées. Le 9e lanciers fit notamment une terrible charge à Quévy. Les cavaliers s'élançèrent à travers les fils barbelés sous une pluie de shrapnells.

Beaucoup mordirent la poussière, mais les survivants, conduits par le capitaine Francis Grenfell, continuèrent leur chemin jusqu'à ce qu'ils eurent trouvé un abri derrière un remblai du chemin de fer. Une batterie anglaise était encore en action, ou plutôt, raconte un officier, les canons s'y trouvaient, mais, hormis trois braves, un officier et deux soldats, les desservants gisaient à côté de leurs pièces, morts ou blessés.

Quelques minutes encore et ces derniers allaient être tués, et les canons tomber entre les mains des Allemands. L'infanterie ennemie approchait déjà.

Mais le 9e lanciers et les artilleurs sont de vieux



Le général Pétain.

amis, et les lanciers n'abandonnent pas leurs camarades dans le danger.

« Les Allemands n'auront pas les canons, aussi longtemps qu'un seul d'entre nous sera vivant, dit le capitaine Grenfell. Je vais voir comment nous pouvons les emporter. »

Quoique grièvement blessé, il tenait encore en selle et conduisit sa monture à travers un ouragan de fer. Pourquoi donc le Roi n'accorde-t-il pas des décorations aux chevaux ? Je parierais cependant qu'un mois plus tard le capitaine Grenfell suspendit la Victoria Cross au cou de son vaillant coursier, dit un témoin oculaire.

Et là, près de Frameries, le valeureux officier mena son cheval de droite à gauche, comme pour montrer à ses hommes que les Allemands ne faisaient que gaspiller la poudre.

« Now then ! » s'écria Grenfell. « Who's for the guns ? » (Qui m'aide aux canons ?)

Tous les lanciers se présentèrent. Les hommes attelèrent leurs chevaux, poussèrent eux-mêmes aux roues et aux timons de toutes leurs forces.

Des hommes tombèrent encore ; quelques-uns seulement survécurent, mais « by Heaven »... ils menèrent à bien la difficile entreprise.

« Hardi, les gars, encore un ! » criaient le capitaine Grenfell qui avait enlevé sa tunique et qui travaillait d'arrache-pied.

Et, sans se soucier de la grêle d'obus et de balles qui sifflaient de toutes parts, les héros renouvelèrent leur exploit jusqu'à ce qu'ils eurent sauvé le dernier canon.

Le 18^e hussards fit preuve également d'une intrépidité merveilleuse, chargeant sans répit, afin d'entraver l'offensive ennemie et de couvrir la retraite. Mais de nombreux cavaliers gisaient à côté de leur cheval hennissant, dans cette plaine du Borinage, qui tremblait sous l'action de l'artillerie.

La 19^e brigade d'infanterie qui avait été amenée à Valenciennes en chemin de fer, les 22 et 23 août, partit le 24 août vers un point au sud de Quarouble pour soutenir l'aile gauche du 2^e corps.

Le général Smith-Dorrien dut déployer les plus grands efforts pour retirer de la ligne de Mons ses troupes épuisées et affamées.

Combattre et marcher, marcher et combattre toujours, sans un moment de répit, tel était son rôle ! Deux régiments par exemple, avec une poignée de cavaliers, durent tenir tête pendant une demi-heure, sur un certain point, sous un feu terrible. Et lorsque les Allemands s'approchaient, ces hommes devaient char-

ger à la baïonnette, tandis que la cavalerie se ruait dans la mêlée et qu'une batterie leur prêtait son concours.

Naturellement les assaillants éprouvaient de lourdes pertes. Il y eut ainsi sans cesse de courts mais violents combats. Et puis il fallait veiller à maintenir le contact entre les deux corps d'armée. Près de Frameries l'ennemi réussit un instant à faire une brèche entre les deux corps, mais, au prix de grands sacrifices, la 5^e brigade fit échouer cette tentative.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, les Anglais luttaient avec un courage indomptable, une ténacité surhumaine. A mesure qu'ils décimaient une compagnie, une autre la remplaçait, tandis qu'eux-mêmes aspiraient après un repos, qui ne leur était jamais accordé. Au contraire, l'ennemi amenait sans cesse de nouveaux renforts d'artillerie et de mitrailleuses, qui semblaient la mort dans les rangs.

Le lundi matin, le 2^e corps d'armée atteignit une nouvelle ligne de défense entre Maubeuge sur la droite et les villages de Bry et de Jenlain sur la gauche.

Mais un autre danger menaçait les Anglais à l'ouest.

Après la chute de Tournai, la vallée de l'Escaut était ouverte à l'ennemi, qui pouvait exécuter un mouvement de flanc et attaquer l'aile gauche des Anglais. Toutes les troupes occupaient maintenant les nouvelles positions. Mais qu'on ne s'imagine pas qu'elles purent enfin goûter le repos. On peut admettre sans peine que les chevaux ne furent pas dessellés une seule fois pendant toute la durée de la retraite. Les soldats se laissaient tomber à chaque halte et s'estimaient heureux lorsqu'ils pouvaient fermer les yeux pendant un quart d'heure. Beaucoup semblaient dormir pendant la marche.

On était au mardi.

« Les Français reculaient toujours, déclare le général French dans son rapport, et je n'avais d'autre appui que la forteresse de Maubeuge ; les attaques de l'ennemi en vue de contourner mon flanc gauche, étaient pour moi un indice certain qu'il essayait de m'acculer à cette place forte pour m'encercler ensuite. Je sentis qu'une nouvelle retraite s'imposait sans retard. J'espérais que la poursuite ne serait pas trop vigoureuse pour m'empêcher d'atteindre mon but. »

Cet espoir ne fut pas déçu. Le mardi, les attaques ennemies furent moins impétueuses.

Le généralissime avait ordonné de franchir à 5 1/2 heures du matin, la route Valenciennes-Bavai-Maubeuge.

Le 1^{er} corps d'armée y réussit, mais le 2^e put à peine commencer la manœuvre à l'heure indiquée et demeura en arrière.

Il faisait une chaleur torride. Les soldats cueillaient avidement les fruits encore verts afin de soulager leur gorge en feu. Et, bien que l'ennemi fût moins agressif, on lutta sans trêve.

« Figurez-vous une batterie de campagne de la 2^{me} division, dit le major A. Corbett-Smith dans son ouvrage relatif à ces journées mouvementées. L'horaire était environ fixé comme suit : 5 h. 30 du matin, ouvrez le feu ; 6 heures, cessez le feu et attellez ; 6 h. 10, en avant, vers une nouvelle position ; 6 h. 30, halte, ouvrez le feu ; 6 h. 40, cessez le feu et retirez-vous vers une position suivante ; 7 h. 15, halte, ouvrez le feu, — et ainsi de suite, pendant toute la journée. Tel était le programme.

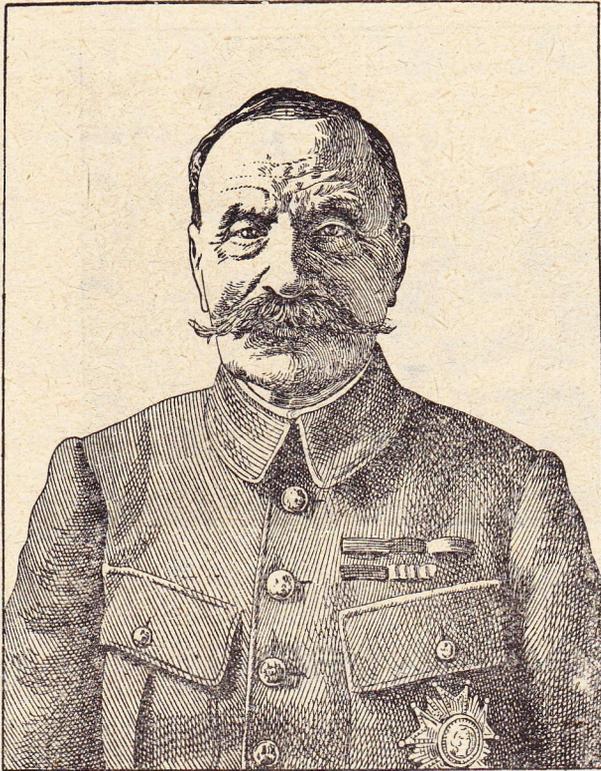
Le mardi, la batterie que je me représente encore très nettement, eut une aventure particulière qui mérite d'être narrée. C'est un échantillon d'une tactique avec laquelle il nous fallait compter.

La batterie était en action mais avait temporairement cessé le feu et les desservants étaient couchés à côté de leurs pièces.

Une grande auto arriva en suivant la route située à gauche de la batterie, et deux officiers d'état-major aux uniformes rouge-écarlate en descendirent, se dirigèrent vers le canon le plus rapproché et entamèrent une conversation avec les soldats.

Après les avoir félicités de l'adresse de leur tir, ils s'enquirent de certains détails concernant les pertes, la position des autres batteries, les forces de l'infanterie, et autres choses du même genre, auxquelles s'intéressent des officiers d'état-major.

Notre major avait vu de loin ce manège, et lorsque les visiteurs retournèrent vers leur auto, il dit au sergent-major :



Le général Foch.

« Ces deux officiers, là-bas, ne me reviennent pas. »
Il les épiait à travers ses jumelles. Une compagnie du génie arrivait sur la route.

« Signalez-leur, à l'aide du drapeau, qu'ils doivent arrêter l'auto », commanda le major.

Le drapeau s'agita.

« Arrêtez la voiture. Suspect. »

Les batteries signalaient à leur tour :

« Arrêtez l'auto grise. »

Les soldats arrêterent l'auto au grand mécontentement des deux officiers qui soudain parurent très pressés de rejoindre le grand quartier-général.

« Je le regrette vivement, messieurs, dit le lieutenant du génie, mais c'est un ordre de la batterie, là-bas. On a sans doute un message urgent pour le quartier-général. »

Les deux visiteurs étaient des espions allemands qui s'étaient déguisés d'une façon très habile en officiers anglais.

Un conseil de guerre eut lieu au quartier-général du corps. Les deux Allemands s'étaient irrémédiablement compromis par leurs nombreuses annotations. Leur intérêt ne s'était pas borné à cette dernière batterie. Leur affaire était réglée :

« Coupable ! La mort ! »

Tel fut l'arrêt qui fut exécuté séance tenante.

Entretemps une nouvelle division, la 4^{me}, avait été envoyée au secours et était arrivée dans la ville de Le Cateau. Elle amenait un renfort de 14.500 hommes et 3 batteries de campagne. Ils devaient aller au feu le mercredi et se retranchèrent le mardi.

La ligne générale de retraite était à présent :

1^{er} corps : Bavai-Maubeuge jusqu'à Landrecies-Marvilles ;

2^{me} corps : Bry-Bavai jusqu'à l'ouest du Cateau.

LA BATAILLE DE LANDRECIES.

Nous avons dit que le mardi les Allemands furent relativement calmes. Était-ce une tactique du général von Klück, pour frapper un coup dans la soirée ?

La 1^{re} division se trouvait à Marvilles et aux environs et la 2^{me} division près de Landrecies. Elles formaient donc l'extrême aile droite. Landrecies était

occupé par la 4^e brigade, des bataillons des Foot Guards, des grenadiers, des Coldstreams et des Irlandais, sous les ordres du général Scott-Kerr.

« Une soirée fraîche et pluvieuse succéda à la chaleur accablante, raconte le major précité. Les deux tiers de la brigade étaient hébergés dans les maisons et immeubles de Landrecies. Les autres durent coucher dehors sous la pluie.

Ils s'endormirent à 9 heures du soir, heureux de pouvoir enfin étendre leurs membres las, quoique ce fût sur des pierres.

A 9 h. 30 toutes les lumières étaient éteintes ; la petite ville et les alentours étaient plongés dans l'obscurité.

On attendait encore un bataillon de Coldstreams Guards, qui était en marche à un quart de mille de distance. Le colonel se trouvait avec un guide à la tête de la colonne. Le guide agita une lampe électrique ; l'officier le lui défendit.

L'homme obéit un instant, mais fit un nouveau signal.

Le colonel comprit soudain qu'il avait à faire à un espion et l'abattit d'un coup de feu.

Une explosion formidable y répondit. L'artillerie allemande ouvrit le feu avec une violence extraordinaire et les mitrailleuses et les fusils intervinrent aussitôt après.

Sous cette avalanche de fer et de plomb, les Coldstreams obliquèrent et reboussèrent sur Landrecies.

Le front des avant-gardes fut enfoncé et, avant qu'on se fût rendu compte de ce qui se passait, l'ennemi se rua dans la ville en masses compactes.

C'était le 9^e corps d'armée, qui était sorti à brûle-pourpoint de la forêt de Mormal, au Nord, et les Anglais furent soudain engagés dans une bataille qui fut la plus critique qu'ils eussent jamais connue. Harassés et les yeux encore bouffis de sommeil, nos soldats sortirent des maisons où ils étaient hébergés ; ici trois soldats et un caporal, là une douzaine de Tommies commandés par un sergent, ou un soldat armé d'une mitrailleuse, et, aux fenêtres apparurent soudain une pépinière de canons de fusils qui ouvrirent un feu endiablé.

Ce spectacle n'était éclairé que par les lueurs des coups de feu qui se succédaient sans cesse. Il ne s'agissait plus de former les rangs ou d'un combat ordonné ; l'action spontanée était générale et on cernait l'ennemi par instinct.

Les « Guards » se ruèrent sur le flot allemand, baïonnette au canon, et d'autres, luttant en un corps-à-corps homérique, faisaient tournoyer les fusils comme de formidables massues.

Les mitrailleuses fauchaient les colonnes et décimaient les renforts qui soudain hésitèrent et s'arrêtèrent. De nouvelles fournées arrivaient néanmoins dans la petite ville et se joignaient aux survivants. Les rues latérales et les avenues en regorgeaient littéralement, mais elles butaient partout sur les Anglais qui résistaient de pied ferme. Le sommeil et la fatigue s'étaient totalement dissipés.

Les Anglais étaient cependant débordés. Quatre régiments qui se battaient en groupes épars devaient tenir tête à des milliers d'Allemands.

La bataille s'était développée jusqu'à Marvilles. Le général von Klück avait rapproché son artillerie et les obus tombaient jusque dans la ville. Peu lui importait qu'il tuât ses propres hommes. Il disposait d'un flot humain et il pouvait donc aisément combler les pertes.

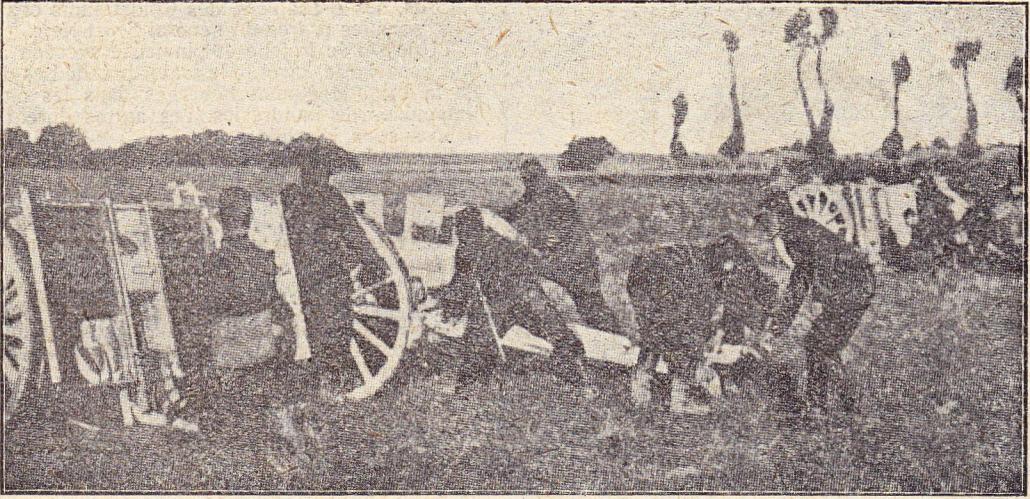
Des maisons prirent feu. Elles brûlaient comme des torches et éclairaient le champ de carnage pendant que la pluie tombait à torrents.

Les Guards se rassemblèrent pour un dernier effort, un effort désespéré, mais ils étaient les Guards et devaient lutter jusqu'au bout.

Les Allemands fléchirent sous cette poussée et ils furent refoulés, abandonnant plus d'un millier des leurs.

A Marvilles, de même, les Anglais se battaient avec rage, et là aussi l'attaque de von Klück échoua. Des réserves françaises appuyèrent l'action des Anglais, et von Klück dut se retirer.

A 2 heures du matin, le calme était rétabli et le général Douglas Haig put continuer sa retraite sur Guise



Le canon français de 75 mm.

en passant par Wésigny. »

« A lire le rapport officiel, rédigé avec un flegme incomparable, signalant que les troupes britanniques s'étaient retirées de tel à tel endroit, en essayant le feu de l'ennemi, on pourrait se faire une conception qui ne cadre nullement avec la réalité, dit le major Corbett-Smitt.

Vous vous imaginez peut-être que les diverses unités se retiraient par des chemins soigneusement indiqués par des officiers chamarrés d'or, et arrivaient à l'heure fixée, dans les villages et hameaux ; qu'ils y trouvaient des quartiers-mâtres, pleins de prévenances ; que les pièces de leurs batteries étaient rangées avec ordre dans un parc d'artillerie ; qu'on était en contact avec les états-majors à l'aide du téléphone et du télégraphe, de sorte que chaque unité pouvait être mise en mouvement au moment voulu.

C'est là un idéal, qui reçut un commencement d'application après la bataille de la Marne, mais non avant.

Voici la description d'un petit village paisible, rencontré sur la ligne de retraite, le mardi, 25 août :

Monsieur le maire, le vieux Pierre Godolphin, savourait les délices de sa pipe en terre, dans le joli jardin, situé devant sa demeure. Il pouvait à loisir laisser errer son regard sur son petit royaume et sur la route poussiéreuse qui ondulait jusqu'à la colline prochaine.

Dans l'après-midi étaient arrivés une avalanche de camions-automobiles, solides véhicules, dont les bâches proclamaient l'éloge de la margarine Mayflower et des corsets Pullite. Mais les hommes qui en avaient la direction, n'étaient pas, à en juger par leur uniforme, des représentants des dites firmes, mais des officiers anglais.

Le maire se demandait pourquoi ces autos, qui venaient du sud, ne continuaient pas leur chemin vers le nord, lorsque le boulanger vint conférer avec lui au sujet du nombre des pains qu'il fallait cuire.

« Je ne comprends pas ce que ces gens viennent faire ici, déclara Pierre. Voilà trois semaines que la guerre a commencé et les Boches doivent certainement être refoulés derrière leurs frontières ! Mais qu'est-ce que cela ? »

Une auto traversait la rue à toute allure, secouée furieusement. Crac ! elle alla se jeter contre une borne en pierre et culbuta. En un clin d'œil tout le village fut sur les lieux.

Deux hommes gisaient sans connaissance sur la chaussée ; on les releva et on eut le mot de l'énigme.

Une tache noirâtre maculait la tunique de l'officier entre les épaules. C'était du sang coagulé. On essaya d'arrêter l'hémorragie, mais il était trop tard. Une balle avait atteint les poumons et l'infortuné succomba en poussant un soupir.

Son camarade, ayant repris ses sens, raconta qu'ils étaient chargés d'un message. L'officier conduisait l'auto lorsqu'ils tombèrent sur une patrouille ennemie. Ils avaient passé, mais un coup de feu atteignit l'officier qui venait de mourir.

« Ça va mal, là-bas, ajoute le soldat, en montrant le nord. Des régiments entiers sont décimés et nos hommes se retirent le plus vite possible. »

Les villageois comprirent, cette fois, que la situation devenait inquiétante.

D'autres soldats arrivèrent, soudain. Ils étaient d'abord quatre : deux Écossais, un Dorset et un Bedford, couverts de poussière, les yeux rougis par les veilles. Ils demandèrent au maire où ils devaient se rendre.

Puis venait un capitaine des Guards, perché sur un cheval de ferme fourbu, accompagné d'un colonel, qui marchait à pied. Ils demandèrent à manger.

« Nous marchons depuis douze heures, dit le colonel. Notre régiment a été dispersé la nuit dernière. Dieu sait où s'en trouvent les débris ! »

« Où est le maire ? » demanda ensuite un jeune officier d'état-major, accompagné d'un interprète français.

« Une brigade de cavalerie, ou plutôt ce qui en reste, ajouta-t-il, en adoucissant la voix, arrivera ici, cette nuit. Combien de maisons et de granges avez-vous disponibles ? Et combien de foin pouvez-vous réunir ? »

Le vieux Pierre faillit perdre la tête en présence de tous ces événements.

Le soir approchait, sans amener aucune fraîcheur. Toute la place située devant l'église était couverte de soldats harassés qui dormaient d'un profond sommeil ou ronflaient bruyamment.

La femme du maire s'occupait avec de l'eau et du linge propre, à panser d'anciennes et sales blessures.

Une batterie de campagne roulait en tête d'une colonne. Un major l'avait mise en action deux jours auparavant, tout fier de ses six pièces, de ses solides caissons, de ses chevaux fringants et surtout de ses quelque 200 hommes. Voyez donc ce qu'il en reste à présent, mais découvrez-vous, car elle est revenue des portes de la mort.

Deux canons, avec trois chevaux chacun. Il reste encore quatre conducteurs et une demi-douzaine d'artilleurs. Un lieutenant et un sergent-major sont assis sur le premier caisson, qui est encadré par un deuxième sergent et un sergent quartier-maître. Voilà la batterie !

Trois hommes occupent un deuxième caisson : un capitaine de cavalerie et deux soldats écossais, tous exténués de fatigue.

Voici maintenant un bataillon des Guards. Il y a deux jours ils étaient 1100. Découvrez-vous encore, car ces héros ont vu la mort en face !